

DEUXIEME PARTIE

X

Récit de Fabien Doutreleau, quatorze ans, frère de Yann

A la gare de Bordeaux, on a failli pas se retrouver avec tout ce monde. Heureusement que les autres ont eu la même idée que nous et qu'ils sont allés vers la sortie. C'est là qu'on s'est regroupés.

Bordeaux, c'est pas au bord de l'Océan. Pas du tout. On croit ça quand on regarde la carte de loin, mais ça trompe. Il y a au moins cinquante kilomètres à vol d'oiseau. Pierre a dit :

— On s'en fout ! On n'a qu'à prendre un autre train !

Il est gonflé à bloc, Pierre. Comme il s'est bien débrouillé pour les billets et pour la nourriture, il a l'impression qu'il est devenu le chef et que rien lui résistera. On était tous assis par terre à réfléchir, mais, lui, il arpentait le pavé devant nous avec l'air de dire :

— Qu'est-ce que vous glandez, là ? J'y retourne et puis c'est tout !

Mon idée, c'était qu'on se ferait prendre si on recommençait. C'était déjà un miracle qu'on soit ici, alors il fallait pas tenter le diable. Je pensais à tout ce chemin parcouru depuis notre départ. Au camion qui nous avait emportés dans la nuit, à notre journée sur la route, à notre longue marche le long de la voie ferrée. Pas question de gâcher tout ça.

Et puis pour moi, il y avait un seul chef et c'était Yann.

Je me suis penché sur le sac et je lui ai parlé :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Il a hésité un peu :

— *Les petits sont fatigués ?*

— Ça va, ils ont dormi dans le train.

— *Ils ont mangé ?*

— Oui, ils ont mangé.

— *Tu pourras me porter encore avec Rémy ?*

— Bien sûr.

Alors il a souri et puis, avec un petit air désolé, il a fait trotter son index et son majeur contre la toile du sac. On marcherait, au moins pour sortir de Bordeaux.

Les moyens ont fait la gueule. Déjà qu'ils ont des têtes renfrognées quand tout va bien, là c'était le pompon. On s'est remis en route.

On a mis plus de deux heures pour arriver sur la départementale qui va vers l'Océan. Il faut dire qu'en ville la boussole de Yann se détraque un peu et qu'on a fait quelques zigzags.

Sans rien demander à personne, Paul a levé le pouce et il a eu un sacré coup de bol : une fourgonnette s'est arrêtée. Elle ressemblait à celle qui venait autrefois dans notre cour pour nous vendre de l'épicerie. Elle passait le jeudi, je me rappelle. Il y avait de tout

dedans : du manche à balai au dentifrice, en passant par les tapettes à mouches et les fameuses « surprises ». C'était des cônes en papier de deux tailles : les grandes et les petites. Je sais toujours pas ce qu'il y avait dans ces « surprises », la mère en a jamais acheté, ni grandes ni petites.

— C'est des cochonneries ! elle disait.

La fourgonnette est venue klaxonner tous les jeudis pendant des années dans notre cour, et puis un beau jour on l'a plus vue. C'est normal, la mère prenait jamais rien, et l'épicier, tout ce qu'il gagnait à faire le détour, c'est que Corniaud vienne lui pisser sur les roues. Un jour, même si je suis trop grand pour ça, même si je suis adulte, j'irai dans un magasin où il y en a et j'en achèterai une, de surprise. Et si on me demande : « C'est pour vos enfants ? », j'aurai pas honte, je dirai : « Non, c'est pas pour mes enfants, c'est pour moi! » D'ailleurs j'en veux pas, d'enfants. Je préférerais être au calme un peu, plus tard. Je garderais juste Yann à la rigueur. Faut voir.

— Où vous allez ? le chauffeur a demandé.

Paul a répondu qu'on allait à l'Océan.

— Eh ben alors, montez derrière !

Il est descendu pour nous ouvrir la porte. Je savais pas qu'on pouvait être aussi gros. Il était obligé d'écartier les jambes pour que les cuisses se frottent pas trop.